

.....  
Institut Claude-Nicolas Ledoux

# Actes du colloque « Y a-t-il une architecture industrielle contemporaine ? »

.....  
*Tenu à la Saline royale d'Arc-et-Senans, les  
6 et 7 mai 1999*

4/5



# Restructuration du site industriel du Grand Lemps

*Par Pascal Rollet, architecte*

**En pleine « terres froides »**, constellations de collines morainiques nées au quaternaire à la suite de l'érosion glaciaire des Alpes et situées entre Lyon et Grenoble, est installée la Société d'Impression sur Étoffes du Grand Lemps (SIEGL) qui appartient aux sociétés PERRIN & fils et HERMÈS. La SIEGL produit des tissus imprimés pour l'habillement et notamment les fameux « carrés Hermès » qui sont un des emblèmes établis de l'industrie du luxe français.

L'activité industrielle a commencé sur le site en 1880 avec une raffinerie de sucre qui s'est vite transformée en une filature de soie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, puis en usine d'impression sur tissu en 1910. La raison d'une implantation industrielle au creux de ce vallon est, comme souvent dans l'histoire de l'industrie, liée à la présence d'eau. Une retenue formant un petit lac, alimente une petite rivière, « le Violet », qui coule de St André le Gaz vers la plaine de St. Geoirs et alimente en aval le réseau fluvial de l'Isère. À l'origine, un canal de dérivation alimentait une roue à aube créatrice de force motrice pour les machines de la sucrerie et de la filature. À la création de la SIEGL, en 1910, l'eau du canal se déversait dans des bassins de lavage des pièces imprimées permettant de les débarrasser du surplus de teinture non fixée. Dans les années trente, la roue à aube du moulin fut remplacée par une turbine alimentée par l'eau du canal passant à travers une conduite forcée. Aujourd'hui, l'eau est toujours un des composants essentiels du process industriel général puisque, outre, le lavage qui est maintenant réalisé sur une chaîne de lavage automatisée, elle est aussi utilisée pour fabriquer les teintures et, sous forme de vapeur, pour réaliser la fixation des couleurs sur les tissus ou pour activer certaines machines.

En 1996, date du début du projet de restructuration et d'extension que nous évoquons ici, l'usine est un ensemble de bâtiments très disparates qui s'est constitué au fil de temps depuis 1910. L'opération consiste en une série d'opérations tiroirs, programmée sur quatre années (1998-2002), qui ont pour objectif premier la modernisation et la rationalisation des installations.

Avant d'aborder la question sous un angle architectural et détailler les divers aspects du projet, il est nécessaire de décrire succinctement le process.

D'un côté, l'usine reçoit des tissus vierges qui sont pour la plupart des soies, des cotons ou des éponges, que l'on dénomme « écrus » et qui se présentent sous la forme de « rouleaux » de cent à cinq cents mètres de longueur pour des largeurs variant entre deux et trois mètres.

De l'autre, il y a les colorants en poudre que l'on assemble avec des pâtes mères suivant une alchimie assez particulière, dans une « cuisine aux couleurs » pour produire les teintures.

Tissus et teinture se rencontrent lors de la phase d'impression. À l'origine, on imprimait les tissus sur des grandes tables avec des tampons appliqués manuellement. À l'heure actuelle, l'impression se fait soit sur des machines rotatives, soit par un procédé de

sérigraphie « à cadre plat », sur des tables d'une cinquantaine de mètres de long. Ces tables sont chauffées pour maintenir le tissu à température correcte et constante pour la prise des colorants. Le tissu est collé sur les tables et un chariot mû mécaniquement par un système à air comprimé, permet de déplacer le cadre de sérigraphie et d'appliquer précisément une couleur à travers la toile reproduisant le motif à imprimer. La confection d'un carré nécessite entre vingt-quatre et soixante-dix passages pour réaliser le dessin complet.

Une fois le lai de tissu imprimé, il est décollé puis mis au séchage par suspension au-dessus des tables durant une journée, avant d'être enroulé, pour être ensuite fixé à la vapeur, puis lavé, et enfin séché, repassé et retendu avant d'être expédié pour découpe et finitions des ourlés périphériques.

Les installations existantes souffrent d'une vétusté manifeste qui handicape la qualité et l'efficacité de la production. Les locaux non hermétiques sont sujets à des infiltrations de poussières qui provoquent des imperfections dans la production quand celles-ci se déposent sur les tissus en cours d'impression. Seul le premier choix étant admis dans la qualité des produits finis Hermès, ces défauts occasionnent donc des pertes non négligeables.

Par ailleurs les bâtiments ayant été construits à plusieurs époques et parfois sans plans, il n'existe pas de documents d'exploitation complets permettant une gestion aisée des installations. Toute la connaissance des lieux et notamment celles des réseaux enterrés ne repose que sur la mémoire de certains hommes avec toutes les approximations inévitables que cela implique. Les normes de pollution des eaux et de respect de l'environnement sont aujourd'hui le reflet de nouvelles préoccupations qui déterminent les installations industrielles. Il est clair que les installations anciennes ne répondent pas à ces nouvelles exigences dont on peut s'attendre qu'elles n'aillent qu'en se renforçant.

Enfin les conditions de travail sont parfois difficiles. Malgré la présence de sheds dispensant un éclairage zénithal, tout le travail est réalisé en lumière artificielle du fait des protections mises en place en plafond contre les condensations qui risquent d'endommager les tissus. La chaleur d'été, importante dans cette région, rend les ateliers inconfortables durant cette période. Les hivers qui sont particulièrement rigoureux dans la région sont combattus avec des chauffages à air pulsé qui accentuent les problèmes liés aux poussières du fait d'un brassage de l'air à grande vitesse par les appareils soufflant.

Dans ces conditions on peut s'interroger sur le choix des propriétaires de rester sur place et d'envisager une restructuration lourde et contraignante plutôt que celui d'une installation dans une quelconque zone industrielle subventionnée permettant la réalisation d'un bâtiment moderne et rationnel. Pourquoi, en effet, rester et préserver le site ?

Contrairement à ce qu'on pourrait attendre d'entreprises industrielles, la réponse est clairement de nature culturelle.

Pour Perrin & Fils, entreprise familiale attachée au terroir qui l'a vu naître, comme pour Hermès, entreprise internationale qui base son aura sur l'amour du travail artisanal de haut niveau, l'enjeu principal réside dans la revalorisation d'un domaine industriel constituant un véritable patrimoine. Le site, son paysage, son cours d'eau, ses arbres, son histoire, le bâtiment ancien typique de l'architecture industrielle de la région au siècle précédent, les personnes des villages voisins qui se transmettent le savoir-faire de l'impression sur tissus depuis plusieurs décennies ; tout cela constitue un milieu dont l'entreprise ne pouvait se couper sans perdre ses racines et son âme.

C'est dans cet esprit qu'eut lieu le lancement du projet. L'opération a été d'abord conduite par un programmeur puis par notre équipe d'architectes et d'ingénieurs choisis sur concours, travaillant en collaboration étroite et permanente avec le directeur industriel de la SIEGL et sous le contrôle régulier des responsables de Perrin & Fils et d'Hermès.

Ce qui importe dans le cadre de ce colloque, ce n'est pas tant la nature de la réponse technique et organisationnelle apportée aux demandes du cahier des charges, c'est bien plutôt d'examiner en quoi ce projet répond et développe « l'image » de(s) l'entreprise(s).

Sur ce point l'approche choisie est également paradoxale et assez différente de ce que recherche habituellement les industriels. Il ne s'agit pas de créer un bâtiment signal fort capable de porter le « look » de l'entreprise et de prendre en charge une dimension

« publicitaire » au niveau de l'architecture. Bien au contraire, l'attitude adoptée se décale vers un certain effacement derrière la puissance du site et de l'histoire. Il s'agit d'une sorte « d'understatement » en la matière. Hermès recherche quelque chose qui soit plutôt retenu, pour que s'exprime principalement l'idée d'un ancrage dans un territoire particulier et son histoire particulière.

Le processus de création du projet architectural est fondé principalement sur un principe d'intériorisation de ce rapport au lieu et à son histoire. L'architecture doit intégrer le fait que l'usine, les gens, ont toujours été là depuis le début de leur activité. Cette présence stratifiée et continue est palpable sur le site même. Elle a transformé le paysage dont elle fait maintenant partie intégrante. Il existe une profondeur, une épaisseur des choses qui ne peut s'exprimer ni ailleurs, ni dans une architecture d'enveloppe démonstrative. C'est pourquoi le projet se préoccupe principalement de la relation aux matériaux, et développe des principes de composition visant l'intégration à l'environnement et l'enrichissement du paysage.

Cette approche permet d'identifier fortement la philosophie de l'entreprise en l'associant à la profondeur de la matière : alors pas de bardages clinquants ni de cassettes d'aluminium calepinées mais plutôt un travail de façade composée de panneaux de bois locaux, en l'occurrence le châtaignier. Tel un ruban, ces panneaux mobiles se développent le long des différents corps de bâtiments et font vis à vis au bâtiment patrimonial construit en 1835 en maçonnerie de galets et de briques. Dans le prolongement, une quatrième façade, la toiture du grand atelier d'impression, se relie par une légère déclivité au terrain naturel et offre par un bandeau vitré la vue sur la colline.

Le projet paysager du site donne la possibilité d'intégrer tous ces éléments construits dans le cadre naturel. D'un côté, un petit jardin en cascade traitera l'arrière du bâtiment patrimonial visible depuis la route d'accès. De l'autre, la grande cour qui distribue les différentes entrées, restituera équilibre et dignité au site par un jeu simple de murs, de murets et de plantations de mûriers. Le projet fonde sa démarche sur quelques notes essentielles, matières, couleurs, lumière et sons afin que l'identité de l'usine du Grand Lempis soit enfin retrouvée.

*Jean Attali.* - On reviendra peut-être, dans la discussion tout à l'heure, sur un aspect de votre exposé que chacun aura retenu, à savoir le fait que les finitions du carré Hermès se font, elles, à l'île Maurice. Il y a à la fois cette tentative de valorisation des savoir-faire accumulés dans cette petite vallée française, mais il y a en même temps une délocalisation d'une partie de l'activité. On peut donc dire que stratégiquement il y a une certaine ambiguïté.

Lorsque nous avons parlé de l'industrie hier, nous en avons parlé d'abord du point de vue de ses grandes filières de production (la sidérurgie, la construction automobile), du point de vue de ses produits et de ses marchés, avec Valeo, avec L'Oréal. Nous n'avons pas parlé des industries de services. Je crois que c'est une lacune que nous allons réparer maintenant avec l'intervention de François Ozanne, directeur de la Sagep.

Avant de lui laisser la parole, je voudrais évoquer l'image que les Parisiens connaissent bien, l'image de ce très beau bâtiment de traitement industriel des résidus urbains à Ivry-sur-Seine, avec cette carapace de tôle emboutie qui brille à la lumière du jour et brille sous la lumière artificielle, la nuit, et qui n'est pas sans me rappeler, dans une version tout à fait modernisée, l'image de Josef Koudelka que Pierre Bourrier nous montrait hier en présentant son bref historique de la sidérurgie : vous savez, cette mariée qui courait en direction des hauts fourneaux et des crassiers de la sidérurgie polonaise. Eh bien, on peut dire que la façade du Tirups (?), c'est un peu cette mariée mais servant l'image d'une industrie (...).

P. Rollet, octobre 1999